

Deux journalistes ont visité la centrale de Kozlodouj

BIENVENUE AU CŒUR DU TCHERNOBYL BULGARE

L'Europe risque-t-elle de connaître une catastrophe nucléaire encore plus dramatique que celle de Tchernobyl ? Depuis quelques semaines, les spécialistes de l'atome gardent les yeux rivés sur une centrale installée en Bulgarie. Réacteurs en ruine, systèmes de sécurité inefficaces, fuites radioactives, le moindre incident pourrait avoir des conséquences incalculables.

REPORTAGE PHOTO ARNAUD ADIDA/TAKE OFF



VSP fin juillet 1991

Quatre des six réacteurs de la centrale nucléaire de Kozlodouï présentent un risque majeur d'accident. Si les systèmes de sécurité viennent à subir la moindre défaillance, ce sera un nouveau Tchernobyl. En pire.»

Vienne, Autriche, 9 juillet 1991. L'Agence internationale de l'énergie atomique alerte le monde des dangers qui rôdent autour d'une centrale construite il y a vingt ans dans le nord de la Bulgarie. Kozlodouï, nous y sommes : un gigantesque complexe industriel étalé sur les bords du Danube. Oublié, le « beau Danube bleu ». Ici, tout est gris : les eaux du fleuve, le ciel et les bâtiments de l'usine. Tout à fait la couleur qu'il fal-

dénudés, vannes de circuit hydraulique aux robinets manquants, fuites d'eau. Et ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Nous découvrons que les systèmes automatiques de contrôle de température à l'intérieur des réacteurs sont tombés en panne depuis longtemps. Jamais réparés. Aujourd'hui, le regard placide des ouvriers tient lieu de témoin d'alerte. Nous apprenons aussi que l'acier des cuves dans lesquelles baigne le combustible nucléaire — déjà de mauvaise qualité au départ — supporte mal les outrages du temps. S'il vient à se rompre, en l'absence d'enceinte de confinement, les radiations mortelles s'échapperont immédiatement à l'air libre : le « syndrome chinois » à 1 300 kilomètres du sud-est de la France, presque au cœur de l'Europe.

Notre progression dans le labyrinthe de Kozlodouï nous fait aller de découverte en découverte. Ainsi, les tech-

Partout des postes de travail déserts. Mal formés, lassés de devoir bricoler du matériel obsolète, déçus de la vie qu'ils mènent dans la ville voisine, les 6 000 membres du personnel ont peu à peu cessé de croire en la réussite industrielle de cette usine qui fournit 40 % de l'électricité à la Bulgarie. Pour 400 francs par mois, les meilleurs ingénieurs refusent désormais de venir travailler à Kozlodouï. Alors pour les autres, routine et lassitude se sont emparées des esprits : lorsqu'il y a du bricolage à faire à la maison, on se sert sur les pièces détachées de la centrale ou bien on prélève pièces de plomberie et matériel électrique sur les machines. Et si un accident doit survenir, on aviserà.

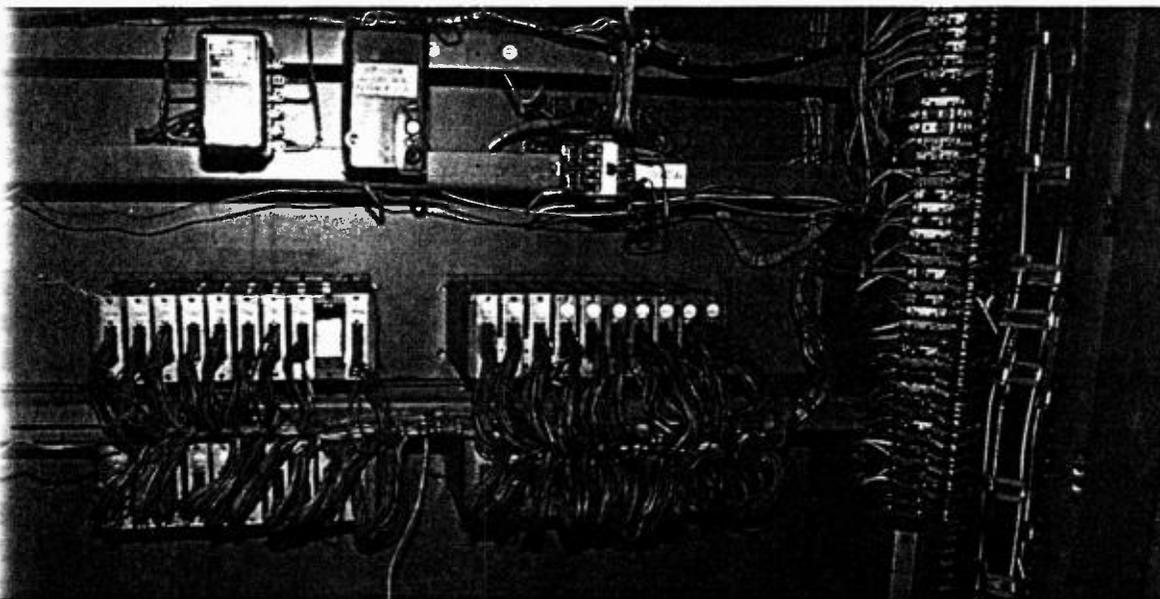
— Accident, quel accident ? s'insurge l'un des responsables de la centrale. Ici, il ne s'est jamais rien produit de grave !

Peut-être, mais beaucoup d'ouvriers

— D'accord, Kozlodouï n'est pas aux normes occidentales de sécurité reprend l'officiel bulgare. Mais ces normes, c'est vous qui les avez établies !

Sous-entendu : si vous voulez que nous les appliquions, vous devrez payer les transformations. Une facture évaluée par les experts à 7 milliards de francs ! Mais le discours des Bulgares est simple : la centrale nucléaire de Kozlodouï — qui fonctionnait officiellement à la perfection — est indispensable à l'approvisionnement électrique du pays et fait vivre toute une région par les emplois qu'elle fournit. En d'autres termes : mieux vaut le risque de Tchernobyl qu'un Hirshima économique !

Jetant un voile pudique sur le trifurquant risque nucléaire pesant sur l'Europe, les dirigeants bulgares se livrent donc à une partie de poker avec l'Occident. Un jeu où chaque participant veut tirer la bonne carte. Car les Bulgares pourraient offrir le jack-pot à vainqueur : monter une nouvelle centrale nucléaire en Bulgarie en remplacement de celle de Kozlodouï. Cette semaine, une délégation européenne incluant des représentants d'EDF, de



IL FAUDRAIT

rencontrer le président bulgare Jelenski pour lui proposer un plan de financement sous l'égide de la BERI incluant deux aspects : dédommagement pécuniaire en contrepartie de l'arrêt progressif de la centrale (un seul des six réacteurs est aujourd'hui effectivement en service !) et projet de construction d'une nouvelle centrale autofinancée par les exportations énergétiques vers la Turquie, la Yougoslavie et même l'Italie. Enjeu inavoué la mainmise sur l'uranium de la Bulgarie, gros producteur dans les Balkans de ce précieux minéral.

Finalement, laisser craindre le pire est peut-être le meilleur moyen pour la Bulgarie de faire payer par l'Europe le remplacement d'une centrale nucléaire de toute façon condamné. Lors de la réunification allemande l'une des premières décisions de Bonn a été de stopper définitivement une unité similaire à celle de Kozlodouï implantée dans l'ex-RDA. Alors jouant la fausse naïveté, les responsables de Kozlodouï veulent ouvrir toutes grandes les portes de leur usine aux experts venus de l'Ouest, histoire de faire monter la pression.

Enquête : Eric Flandin

lait pour un plongeon au cœur du tiers-monde nucléaire. Pénétrer dans la centrale atomique de Kozlodouï, c'est remonter le temps de plusieurs décennies, entrer dans un roman des années cinquante. 1950, c'est d'ailleurs à la fin de cette décennie qu'ont été conçus quatre des six réacteurs installés ici par les Soviétiques : des modèles VVER 440/230. Certes, ils ne sont entrés en service qu'après 1970, mais aucun n'approche, même de loin, les normes de sécurité imposées aujourd'hui en Occident. En Europe ou aux Etats-Unis, les risques d'accident ne seraient que de un sur un million. Selon l'opposition bulgare, ce risque avoisinerait un sur neuf mille à Kozlodouï.

Nous n'en croyons pas nos yeux : machineries rouillées, mousse d'isolation vomissant de partout comme la lave d'un volcan, fils électriques



Le danger à 1 300 km du sud-est de la France. Dans la centrale de Kozlodouï, les fils électriques des tableaux de commande sont souvent dénudés. Le risque : court-circuit et incendie.

techniciens nous révèlent que les blocs 1 et 2 sont raccordés au réseau électrique public. En cas de fuite dans les canalisations, une simple coupure de courant stopperait les pompes qui assurent le refroidissement des cuves en eau de refroidissement, entraînant une fusion automatique du cœur des réacteurs. Un drame qu'on a failli connaître, il y a douze ans, dans la centrale américaine de Three Mile Island.

soumis à des radiations se plaignent de maux divers, des dizaines d'hectares de terre aux alentours devraient être interdites à la culture depuis que des infiltrations radioactives ont été décelées, et le bétail parqué dans les champs voisins est impropre à la consommation. Quant au réacteur n° 1, officiellement en fonction, il est en réalité en panne à cause d'infiltrations... d'eau de pluie !